

Je n'habite pas Vilaines-le-Petit. Il est impossible d'habiter Vilaines si l'on n'est pas Vilainois de toujours. Certains ont essayé, qui ont dû abandonner en quelques mois, parfois après une année d'obstination — ou deux —, jamais davantage.

C'est un petit village tranquille, sans histoire, comme il est convenu de dire, avec son église privée de curé, son école à peu près vide d'élèves et son bistrot fermé depuis peu. Il se meurt doucement, en une hémorragie obstinée de ses jeunes, partis chercher à la ville un espoir de destin. Agonie lente mais sûre et tandis que les rues n'ont plus que rarement l'occasion de voir marcher un vivant, surtout si celui-ci affiche moins de la trentaine, les allées du cimetière connaissent une constante animation. En effet, si les mariages sont rares, les baptêmes impossibles, il ne se passe guère de mois, de semaine même à la saison d'hiver, où le curé du secteur ne vienne célébrer une messe d'enterrement. Alors les cloches de la petite église aux vitraux rongés de rouille se mettent à sonner de leur ton unique, ni triste ni gai, pour appeler le moindre des Vilainois à venir constater la désertion de l'un d'entre eux.

Ils arrivent en voiture, lentement comme ils font toute chose, laissant la précipitation aux citadins, quittent pesamment leur véhicule et se regroupent devant la porte du cimetière qui encercle l'église. Ils se parlent sans doute, se saluent tout au moins, mais de leur assemblée ne s'élève qu'un murmure indistinct, une parole aussi économe de bruit que leurs gestes le sont de passion. Un signal informulé les fait s'acheminer vers la cérémonie, chacun veillant à ne pas se distinguer du groupe, tous sanglés dans des habits du dimanche qui, à force d'enterrements, ne parviennent pas à se débarrasser d'une tenace odeur de moisi et d'encens. Il règne dans l'église un froid pénétrant, ce qui explique peut-être les vagues successives de frissons qui secouent à intervalles réguliers leurs corps légèrement voûtés de paysans besogneux. La messe, l'homélie, le trou, le grincement des cordes, les pelletées de terre, c'est fini pour cette fois.

Les derniers habitants de Vilaines-le-Petit exercent tous la profession d'agriculteur. Ces cent vingt-sept âmes se répartissent en cinq grandes familles, dont aucune ne fréquente les autres, les quelques rares mariages se contractant à l'intérieur même de chaque clan. Quant aux relations avec les villages qui trouent alentour la morne plaine de Champagne, elles n'existent tout simplement pas. Un Vilainois se définit donc avant tout par son appartenance à

un groupe très réduit et très stable. Chacun ignorant sans méchanceté les membres des autres groupes, les rapports entre tous manquent évidemment de chaleur, mais cette tranquille indifférence est la garantie d'une coexistence sans troubles majeurs entre les individus. Du reste, contrairement aux idées reçues qui s'attachent à la vie rurale, il n'y a jamais eu à Vilaines de ces colporteurs de ragots, de ces champions du bavardage malveillant et de la médisance, qui sont la plaie des villages où l'ennui fait le lit des conflits mesquins autant qu'interminables.

Le maire de Vilaines, qui entame son troisième mandat, règne en maître sur ses concitoyens. Agriculteur parmi les plus riches, il évoque à bien des égards le seigneur traditionnel de la société féodale. D'ailleurs, dès son accession au pouvoir, il s'est porté acquéreur de ce que tous ici nomment « le château », avec sur le visage un air de fierté mal contenu. Pourtant, cette immense bâtisse de la fin du XII^e siècle ressemble bien davantage à une ferme fortifiée qu'à une noble demeure. Évidemment, M. le maire n'habite pas le château, mais le château lui appartient. Il vit dans une petite maison prétentieuse aux ambitions de manoir anglais, et personne à Vilaines ne peut se vanter d'en avoir jamais vu les pièces ou l'ameublement, car M. Payen reçoit ses rares visiteurs dans une sorte d'antichambre exigüe qui ne compte pour tout mobilier que deux chaises rustiques et un fauteuil exténué.

Avant M. Payen, il y avait eu M. Mérat et ses cinq mandats consécutifs, le sixième ayant été brutalement interrompu par une congestion cérébrale qui le frappa sans crier gare aux commandes de son tracteur, un jour de moisson. Les Vilainois apprécient aussi peu l'impromptu que le changement, et la mort de M. Mérat, auquel ils avaient fini par s'habituer au fil des années, les laissa totalement désemparés. Personne, bien sûr, ne songeait à M. Payen pour le remplacer. Du reste, personne ne songeait à personne, et c'est ce qui permit le succès du prétendant aux élections suivantes, où il se trouvait être le seul candidat, l'indifférence native des Vilainois les incitant à entériner un état de choses qui leur évitait toute prise de décision.

Peu de têtes osent donc se dresser au-dessus du paisible troupeau vilainois, et M. Payen, qui pousse sa petite ambition jusqu'à briguer la députation, est l'une d'entre elles.

L'autre personnage de la commune est bien évidemment l'instituteur. Du moins celui qui a connu les grands-parents des élèves actuels, lorsque ceux-ci se mirent en rang devant le maître un jour ancien d'octobre, durant la dernière guerre. Année après année, et jusqu'à sa retraite, M. Beuve a exercé vaillamment son sacerdoce. Car il lui en a certainement fallu du

courage, pour faire travailler quarante enfants, parfois davantage, dans une salle sombre, étroite, mal chauffée, et qui voyait se côtoyer les petits de cinq ans à qui il devait apprendre à lire et les grands de quatorze qu'il était de son devoir de faire triompher à l'examen du certificat d'études primaires. Mais personne alors ne trouvait inacceptable cette situation, et M. Beuve accomplissait sa tâche avec enthousiasme, se considérant payé de ses peines au centuple lorsqu'un des ses élèves décrochait le certificat, ou lorsqu'on venait lui demander aide et conseil pour une affaire délicate. En somme, l'instituteur, lui-même enfant du pays, nourrissait une ambition des plus modestes : être important pour ses concitoyens, imposer sa marque sur les générations successives de Vilainois qui, du fait de la pérennité de cet enseignant inamovible, devenaient tous plus ou moins ses créatures. Même les événements du printemps de 1968 qui secouèrent l'Europe entière ne parvinrent pas à affecter l'état des choses : M. Beuve continua son œuvre dix ans encore, puis, la mort dans l'âme, dut se résoudre à prendre sa retraite.

Plus rien alors ne fut comme avant. Les normaliens sortants, rêvant de nominations en ville, succédaient aux suppléants éventuels, furieux d'être en poste si loin de leur résidence, et pas un ne voulut s'installer dans le triste village. L'effectif fondait un peu plus à chaque rentrée scolaire faute de naissances, et il fallut bientôt accepter de transformer la classe de Vilaines en regroupement pédagogique, ce qui, pour les Vilainois, consacrait la disparition pure et simple de leur école bien plus sûrement que si celle-ci avait été effectivement fermée par décision rectorale. L'école n'existait plus, l'instituteur ou l'institutrice du moment n'existait pas, seuls demeuraient la classe fantasmagique des parents et des grands-parents, et LE maître d'école : M. Beuve.

Ce tranquille écoulement des jours aurait pu se perpétuer indéfiniment au rythme lent et paisible des travaux des champs, obéissant eux-mêmes au cycle immuable des saisons. Mais de l'immobilité apparente des choses devait jaillir soudain ce que les journaux locaux appelèrent un drame de la terre, et dont personne ne comprit, pas même M. Beuve, qu'il était l'explosion du bouchon du volcan libérant tout à coup une lave qui bouillonnait sous le silence depuis un temps immémorial.